



Boulevard de Grenelle, Paris, février 2004, photographie de François-Marie Banier.

PHOTO LE HAUT DU BANIER

Somptueuse enclave française dominant tout Rome, la Villa Médicis s'ouvre à de nouvelles actualités. Ainsi, dans ce cadre qui en impose, peut-on prendre la mesure de vingt années du travail de François-Marie Banier.

Après une entrée précoce en littérature, cet amateur, au plein sens du terme, a longtemps cherché sa voie. Enfant gâté ou vécu comme tel, petit frère des riches, romantique acide, tout promettait à cette plume un destin d'étoile filante. Déesse photographie en décida autrement. Au début des années 80, on croise Banier, un Leica en guise de pince-cravate. On y voit une posture. Il n'en est rien. Lentement, le prédateur se fait témoin.

Ayant essentiellement son travail autour du portrait. Comme Bérard peignait des mendiants la nuit au sortir d'un bal, le photographe croque ouvrier en action, dames à cannes, chiens en laisse, solitaires surtout. Tout cela pourrait être méchamment voyeur sans la boulimique attention portée à l'autre. Sur certains grands tirages, l'écrivain resurgit, en phrases taguées à la hâte.

Egalement, une série consacrée à des célébrités : Samuel Beckett, Silvana Mangano, Marcello Mastroianni, comme on les a rarement vus. La mondanité s'efface devant l'ivresse d'avoir opté pour Diane Arbus plutôt que pour Maurice Sachs... FRANÇOIS BAUDOT

■ « Perdre la tête », de François-Marie Banier jusqu'au 9 janvier 2006, Villa Médicis, Rome (catalogue précédé de textes d'Erri de Luca et de Patrice Chéreau).